

dans les salles de classe des universités; mais dans le monde réel, il faut apprendre à vivre avec les caractéristiques conflictuelles, précises et spécifiques, des différentes convictions religieuses, plutôt que de tenter de les atténuer. Les religions n'ont rien d'un mastic attendant d'être modelé par les idéologues du pluralisme; elles sont des réalités vivantes, qui demandent à être respectées et honorées.

C'est un fait : la théologie chrétienne traditionnelle résiste fortement au programme d'homogénéisation des pluralistes du religieux, en particulier à cause de la priorité qu'elle accorde à la christologie<sup>1</sup>. L'idée selon laquelle toutes les religions parleraient plus ou moins du même « Dieu » est mise à mal par certaines doctrines chrétiennes fondamentales, et en particulier par les notions d'incarnation et de Trinité. Si par exemple Dieu est semblable au Christ, comme la doctrine de la divinité du Christ l'affirme sans ambiguïté, alors la figure historique de Jésus, ainsi que le témoignage que l'Écriture porte à son sujet, revêtent une importance fondamentale pour le christianisme. Des doctrines distinctives de ce type embarrassent ceux qui cherchent à déboulonner ce qu'ils appellent « le mythe de l'unicité chrétienne », et qui exigent que le christianisme renonce à la doctrine de l'incarnation, à cause du degré d'identification qu'elle implique entre Jésus-Christ et Dieu, au profit de « christologies à degrés variables », compatibles avec le programme réductionniste du libéralisme. De même, l'idée selon laquelle Dieu serait révélé ou défini, de quelque manière que ce soit, par la christologie est mise de côté, à cause de ses implications sur l'identité et la signification de Jésus-Christ, implications dont l'ampleur embarrasse le pluralisme libéral. Revenons maintenant sur ces deux points.

Premièrement, l'idée d'incarnation est rejetée, considérée comme un mythe<sup>2</sup>. Ainsi, John Hick et ses collaborateurs rejettent l'incarnation pour des raisons de logique et de bon sens – mais ne parviennent pas à expliquer l'élaboration originelle de cette doctrine<sup>3</sup>. En arrière-plan de

---

1. La même remarque s'applique à l'islam, qui résiste vigoureusement aux tentatives d'homogénéisation et de relativisation du Coran.

2. Peut-être plus particulièrement chez J. Hick, sous dir., *The Myth of God Incarnate*, Londres, SCM, 1977.

3. Voir Alister E. McGrath, « Resurrection and Incarnation : The Foundations of the Christian Faith », dans A. Walker, sous dir., *Different Gospels*, Londres, SPCK, 1993<sup>2</sup>, p. 27-42.

ce rejet figure une intention, en particulier celle de l'élimination de la *spécificité* du christianisme. Une nette distinction est donc établie entre la figure historique de Jésus-Christ et les principes qu'il est supposé représenter. Paul Knitter n'est qu'un des nombreux auteurs pluralistes qui cherchent à enfoncer un coin entre l'« événement Jésus » (unique au christianisme) et le « principe Christ » (accessible à toutes les traditions religieuses, que chacun exprime à sa façon, particulière mais valide).

Il est juste, et même nécessaire, de chercher à comprendre ce type d'évolution, car un projet pluraliste dissimulé semble diriger cet assaut christologique. C'est ce que montre Wolfhart Pannenberg dans sa critique extrêmement perspicace de la position de Hick sur l'incarnation. « La proposition de Hick – faire du pluralisme religieux le choix possible d'une théologie authentiquement chrétienne – dépend d'une condition préalable : la destruction de la doctrine traditionnelle de l'incarnation. » Hick, note Pannenberg, suppose que cette démolition est déjà effective ; il le réprimande pour sa façon excessivement sélective de tirer ce type de conclusion – sans parler de son manque de connaissance de la théologie allemande récente<sup>1</sup> !

Il est également très significatif que le programme pluraliste ait jugé nécessaire à son avancement de proposer l'adoption de conceptions hérétiques du Christ. Dans le cadre de cet effort visant à faire entrer Jésus dans le moule des « grands maîtres religieux de l'humanité », l'hérésie ébionite a été ressuscitée et rendue politiquement correcte. Jésus devient ainsi l'une des options religieuses possibles, parmi les grands maîtres religieux de l'humanité.

Deuxièmement, l'idée selon laquelle Dieu se serait, d'une manière ou d'une autre, révélé en Christ est rejetée. Captivés par l'image d'une « révolution copernicienne » (probablement une des expressions dont l'usage exagéré est le plus trompeur, dans les écrits récents portant sur cette question), les pluralistes exigent des chrétiens qu'ils déplacent le débat du Christ à Dieu – mais oublient de reconnaître que le « Dieu des chrétiens » (Tertullien) pourrait être relativement différent des autres divinités, et que la doctrine de la Trinité énonce la nature de cette dis-

---

1. Wolfhart Pannenberg, « Religious Pluralism and Conflicting Truth Claims », dans D'Costa, sous dir., *Christian Uniqueness Reconsidered*, p. 100.

inction. Le vague discours sur « Dieu » ou la « Réalité » que l'on rencontre dans de nombreux écrits pluralistes n'est pas le fruit d'une négligence ni d'une confusion théologique. Il représente le rejet délibéré d'aspects authentiquement et spécifiquement chrétiens de Dieu, afin de suggérer que le christianisme, pour reformuler la phrase du déiste anglais Matthew Tindal (1656-1733), soit simplement une réédition de la religion de la nature<sup>1</sup>. Il s'agit donc d'une réponse délibérée aux chrétiens qui pensent que parler de la Trinité revient à parler d'un Dieu précis (et pas seulement d'une « divinité » en général), qui a choisi de se faire connaître de manière extrêmement spécifique, en et par Jésus-Christ. L'élimination de toutes les particularités de la compréhension chrétienne de la nature, des intentions et de la personne de Dieu figure en bonne place dans le programme du pluralisme « prescriptif ».

Pourtant, l'histoire religieuse de l'humanité montre que les idées naturelles des humains sur le nombre, la nature et la personnalité des dieux sont notoirement vagues et confuses. Les chrétiens insistent sur la nécessité du culte, non des dieux en général (les restrictions d'Israël à l'égard des religions cananéennes sont à cet égard particulièrement significatives) mais du Dieu qui a choisi de se faire connaître. Comme l'a démontré de façon convaincante Robert Jenson, la doctrine de la Trinité vise à formuler l'identité de ce Dieu, dans le but d'éviter toute confusion avec les autres prétendants au titre<sup>2</sup>. La doctrine de la Trinité définit et défend la particularité et la spécificité, et en fin de compte l'*unicité*, du « Dieu des chrétiens ». Le Nouveau Testament enfonce le clou en parlant du « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ », situant ainsi l'identité de Dieu dans les actes et la Passion de Jésus-Christ. Pour le dire clairement : pour les chrétiens, Dieu se dévoile par la christologie.

Ce point revêt une importance considérable. La plupart des pluralistes religieux occidentaux, qu'ils le reconnaissent explicitement ou non, semblent travailler à partir d'une conception de Dieu façonnée par la tradition chrétienne. Ils font par exemple souvent appel à l'idée

---

1. L'ouvrage principal de Tindal est intitulé *Christianity as Old as Creation, or the Gospel as a Republication of the Religion of Nature*, 1730. À ce sujet, voir Peter A. Byrne, *Natural Religion and the Religion of Nature*, Londres, Routledge, 1989.

2. Robert Jenson, *The Triune Identity*, Philadelphie, Fortress, 1982, p. 1-20.

d'un Dieu de grâce et d'amour. Pourtant, il s'agit là de notions spécifiquement chrétiennes, enracinées et démontrées en Jésus-Christ. Il n'existe pas de « notion de Dieu indépendante de toute tradition ». Même la conception kantienne de Dieu, supposée être purement rationnelle et donc indépendante de la culture, est en réalité ethnocentrique. Elle a été profondément façonnée par des présupposés chrétiens implicites, ancrés dans la matrice sociale de Kant. Comme l'a fait remarquer Gavin D'Costa, la conception de Dieu de John Hick, qui joue un rôle significatif dans sa vision pluraliste du monde, a de même été façonnée (qu'il en soit conscient et soit prêt à l'admettre ou non) par des considérations christologiques. « Est-il crédible, demande D'Costa, que Hick fasse état d'une doctrine de la volonté salvatrice universelle de Dieu s'il n'enracine pas cette vérité cruciale dans la révélation de Dieu en Christ, ramenant par là même la christologie sur le devant de la scène<sup>1</sup> ? »

Les pluralistes ont enfoncé un coin entre Dieu et Jésus-Christ, comme si les chrétiens étaient obligés de choisir entre les deux. Alors que le balancier se déplace vers une approche théocentrique (supposant que le « dieu » en question est commun à toutes les traditions religieuses), la christologie des pluralistes religieux se réduit à la portion congrue. Seule la christologie la plus limitée possible est jugée digne d'être accueillie dans la période moderne; le fait gênant que cette christologie ait été jugée hérétique par l'Église ancienne semble avoir été oublié. Si les pluralistes disposent d'une source de connaissance infaillible, indépendante du Christ, concernant la nature et les intentions de Dieu, alors à quoi sert l'Évangile? Et quel est ce Dieu qui peut être connu indépendamment du Christ? Parlons-nous du « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 P 1.3) ou d'une autre divinité? Une conception de Dieu ne peut être considérée comme chrétienne que si elle est soumise à la norme de la révélation de Dieu en Jésus-Christ, tel que nous le font connaître les Écritures.

Quel est le rapport avec notre thème? Le salut, dans son acception chrétienne, implique un changement du rapport à Dieu, qu'il soit interprété de façon personnelle, substantielle, morale ou légale. Mais de

---

1. Gavin D'Costa, *John Hick's Theology of Religions*, New York, University Press of America, 1987, p. 103.

quel Dieu parlons-nous? Pour les auteurs de l'Ancien Testament, le « salut », au sens où ils le comprenaient, concernait une nouvelle relation, non pas avec les dieux de Canaan, de Philistie ou d'Assyrie, mais avec le Dieu de l'alliance, le Dieu d'Israël, qu'ils connaissaient sous le nom spécifiquement personnel de « Seigneur ». Pour le christianisme, la notion de salut inclut explicitement une relation, qui en est même le cœur, une relation qui démarre dans le temps et s'achève au-delà du temps, avec personne d'autre que le « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ ». Nous parlons donc d'une conception hautement singulière du salut, comme le montrera la section suivante.

### *La place de Jésus-Christ dans le salut*

Nous avons déjà noté l'importance que revêt Jésus-Christ dans la vision chrétienne de Dieu, ainsi que la tendance pluraliste qui conduit, comme le fait Harvey Cox, le théologien de Harvard, à « atténuer l'importance de la figure de Jésus lui-même ». Pour Cox, considéré dans les années soixante comme l'un des théologiens les plus radicaux, la façon la plus appropriée dont les chrétiens peuvent s'impliquer dans un dialogue interreligieux productif est de commencer par reconnaître que « Jésus est, d'une manière ou d'une autre, l'élément le plus particulariste du christianisme<sup>1</sup> ». Pour Cox, il est nécessaire de partir de quelque chose de concret et d'historique, plutôt que d'un symbole abstrait. Pour les chrétiens, cet élément particulariste est Jésus-Christ. La théologie, la spiritualité et par-dessus tout le culte chrétiens sont fortement centrés sur le Christ.

Le Nouveau Testament, qui adopte et légitime ce christocentrisme, ne se contente pas de voir en Jésus-Christ l'élément *expressif* d'un salut divin qui pourrait être accessible sous d'autres formes. Le Christ est au contraire considéré comme *constitutif* de ce salut. Dans la tradition chrétienne, Jésus est plus qu'un *rasul* (« envoyé », pour utiliser la définition musulmane fondamentale de la succession des prophètes qui culmine avec Mahomet). Il est celui qui établit tout autant que celui qui envoie : un prophète et un sauveur. Les pluralistes font ici face à plusieurs possibilités : le Nouveau Testament peut avoir tort sur ce point (mais comment prétendre alors sérieusement adhérer à la foi chré-

---

1. Harvey Cox, *Many Mansions*, Boston, Beacon, 1988, p. 5-6.

tienne), ou les affirmations du Nouveau Testament peuvent être vraies pour les chrétiens, sans être contraignantes *extra muros ecclesiae* (au-delà des frontières de l'Église)<sup>1</sup>. Pourtant, le Nouveau Testament n'en doute pas : Jésus-Christ est, au moins potentiellement, le sauveur du monde, et pas seulement des chrétiens; c'est ainsi le caractère fortement universel de son œuvre salvatrice qui est mis en lumière.

### *La nature du salut*

Dans une importante étude, John Hick a cherché à montrer qu'il existait une structure de base commune à toutes les religions, qui « sont fondamentalement semblables en ce qu'elles présentent une structure sotériologique. C'est-à-dire qu'elles se préoccupent toutes de salut/libération/illumination/accomplissement<sup>2</sup> ». Cependant, on peut raisonnablement faire observer que ces concepts de salut sont conçus et fondés de façon si radicalement différente, que seul quelqu'un d'obstinément déterminé, par principe, à les traiter comme des aspects différents d'une même réalité peut avoir suffisamment de flexibilité intellectuelle pour le faire. Le christianisme et le satanisme ont-ils vraiment la même conception du salut? Les satanistes que je connais n'en croient rien. En réalité, les satanistes reconnaissent qu'il y a un Dieu, mais choisissent d'adorer son antithèse. Ce dualisme cadre difficilement avec une théorie pluraliste des religions.

Un observateur plus neutre, qui ne se sentirait pas obligé d'affirmer que toutes les religions du monde sont fondamentalement identiques, pourrait raisonnablement suggérer qu'elles ne se contentent pas de présenter différentes façons de parvenir au salut ou de le conceptualiser, mais qu'elles proposent tout simplement différents « saluts ». Qu'ont en commun la vision rastafarie d'un paradis dans lequel les Noirs sont servis par des domestiques blancs, la notion homérique de Tartaros, l'ancien concept scandinave de Valhalla, la vision bouddhiste du nirvana et l'espérance chrétienne de la vie éternelle? Comment tous ces chemins de salut peuvent-ils être également « valides », alors que les

---

1. Pour une étude et une critique de ces différentes options, voir Pinnock, *A Wideness in God's Mercy*, p. 64-74.

2. John Hick, *The Second Christianity*, Londres, SCM, 1983, p. 86.

but vers lesquels ils conduisent de manière si différente sont à l'évidence sans rapport les uns avec les autres ?

Comme nous l'avons noté plus haut, il existe d'énormes différences entre les religions en ce qui concerne la nature du salut. Les conceptions chrétiennes du salut se concentrent sur l'établissement d'une relation entre Dieu (au sens chrétien du terme) et son peuple, et utilisent diverses images pour en représenter les différents aspects. À l'arrière-plan de ces images convergentes figure un thème commun : « le salut en et par Jésus-Christ », c'est-à-dire que le salut n'est possible que sur la base de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, et que le salut est « façonné » à son image. Comme le remarque Joseph Di Noia, lorsque les chrétiens tentent d'expliquer ce que comprend le mot « salut »,

nous parlons du Dieu trinitaire; de l'incarnation, de la passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ; de grâce, de péché et de justification; de transfiguration et de divinisation; de foi, d'espérance et de charité; de commandements et de vertus morales; ainsi que de nombreuses autres choses spécifiquement chrétiennes. Nous ne devrions pas être surpris si, en essayant de répondre à une question du même ordre, un membre d'une autre tradition religieuse, disons un bouddhiste, se fait aussi très précis en ce qui concerne le nirvana et la façon de l'atteindre. Nous ne devrions pas non plus être surpris si les descriptions du salut et du nirvana ne coïncident pas [...]. Le salut a pour les chrétiens un contenu spécifique. Il comporte une communion personnelle, rendue possible par le Christ, entre des personnes humaines et le Père, le Fils et le Saint-Esprit. À première vue au moins, cela semble très différent de ce que les bouddhistes sont supposés chercher lorsqu'ils suivent le « noble sentier octuple » qui les conduit à l'illumination et à l'extinction dans le nirvana. En apparence au moins, ce que les bouddhistes entendent par « nirvana » et ce que les chrétiens veulent dire par « salut » ne semblent pas coïncider<sup>1</sup>.

Ces différences se reflètent également dans le culte des communautés religieuses. Ceux qui sont attirés par la notion bouddhiste de salut (ou, plus exactement, par l'une des nombreuses options qui coexistent dans les diverses traditions bouddhistes) ne se reconnaîtront probablement pas dans la pratique chrétienne, dans la mesure où la théologie, le culte et la prière des chrétiens sont étroitement liés à une série précise

---

1. Di Noia, « Christian Universalism », p. 41, 44.